



HAL
open science

Entretien avec Jean Maisonneuve, Professeur honoraire de psychologie sociale à l'Université Paris-X, (Mars 2002)

Jean-Marie Seca

► To cite this version:

Jean-Marie Seca. Entretien avec Jean Maisonneuve, Professeur honoraire de psychologie sociale à l'Université Paris-X, (Mars 2002). *Bulletin de psychologie*, 2003, 56 (463) (1), 121-131: https://www.persee.fr/doc/buppsy_0007-4403_2003_num_56_463_15202. hal-03006017

HAL Id: hal-03006017

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03006017>

Submitted on 15 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

**Entretien avec Jean MAISONNEUVE,
Professeur honoraire de psychologie sociale à l'Université Paris-X,
(Mars 2002), par Jean-Marie SECA (UVSQ)**

Préambule

Comme de nombreux intellectuels de sa génération, qui se sont orientés vers les sciences humaines, la psychologie ou la sociologie autour de 1950, Jean Maisonneuve a une formation de philosophie. Il enseigne, dès 1939, puis durant les années quarante, dans des établissements secondaires. À partir de 1950, il s'impose progressivement comme chercheur, formateur et enseignant. Il devient ainsi l'un des pionniers et une autorité scientifique écoutée de la psychologie sociale française.

Né à Paris, en 1918, il poursuit des études universitaires à la Sorbonne jusqu'à l'Agrégation de Philosophie (1945). Professeur dans l'enseignement secondaire jusqu'en 1950, il est ensuite détaché au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), où il mène des enquêtes sur les relations interpersonnelles, les processus de groupe et certains stéréotypes sociaux. Parallèlement, il s'occupe de problèmes de formation et organise, avec quelques collègues, les premiers séminaires français de dynamique des groupes. Il part en mission d'étude aux Etats-Unis en 1953. De 1958 à 1965, il est Maître Assistant de psychologie sociale à la Sorbonne et professeur à l'Institut d'Administration des Entreprises de la Faculté de Droit de Paris.

*En 1966, il soutient sa thèse principale de doctorat d'État, publiée aux Presses Universitaires de France sous le titre *Psycho-sociologie des affinités* (545 pages) ; l'autre thèse, dite alors « complémentaire » étant consacrée aux stéréotypes et aux représentations sociales. A partir de 1966, il est appelé à la Faculté¹ des Lettres et Sciences Humaines de Paris-X-Nanterre comme Professeur, titulaire de la chaire de psychologie sociale. Il y exerce ces fonctions tout en fondant et en animant un Laboratoire de psychologie sociale ainsi que des séminaires de DEA et de DESS. Il patronne un grand nombre de thèses de doctorat. Depuis 1992, il dirige, avec Serge Moscovici, la collection « *Psychologie Sociale* » aux Presses Universitaires de France.*

Parallèlement à ces charges académiques, il exerce diverses activités de formation, de conseil et d'intervention en secteur public et privé : soit auprès du Ministère de la Justice (sessions pour les magistrats de la jeunesse) ; soit pour la direction de séminaires de formation de formateurs au niveau national et international ; soit auprès de multiples organismes professionnels.

Membre de la Société Française de Psychologie (SFP), de la Société Française de Sociologie (SFF), de l'Association pour la Recherche et l'Intervention en Psychosociologie (ARIP), il contribue à la conception et à la validation de projets de recherche fondamentale ou appliquée dans des thématiques allant de la sociométrie, des relations interpersonnelles et des processus de groupe aux conduites rituelles, aux problématiques du corps, de l'art et de l'esthétique.

Entretien

*J.-M. Seca : Il semble que votre intérêt pour les liens électifs et la sociométrie soit à l'origine de votre thèse sur les affinités, publiée seulement en 1966. De la même façon, votre premier livre, *Les sentiments*, édité aux PUF en 1948, n'annonçait-il pas, d'une certaine manière, vos centres d'intérêts*

¹ La « Faculté » est actuellement dénommée, en France, « UFR », c'est-à-dire « Unité de Formation et de Recherche ».

futurs et un programme que vous réalisez ensuite sous d'autres formes ? Corrélativement, la culture philosophique ne constitue-t-elle pas une base irremplaçable, sinon un étayage utile à toute entreprise de recherche scientifique ?

J. Maisonneuve : Effectivement, j'ai découvert l'intérêt de la sociométrie dans ma classe, tout en lisant les premiers travaux de Moreno, parvenus en France après la Libération. Mon expérience d'enseignant me sensibilisait à cet aspect ainsi qu'aux alliances et aux conflits, à la fois entre élèves et au sein des équipes enseignantes. Quant à mon ouvrage de 1948, c'était un texte de transition, avec une approche philosophique et phénoménologique centrée sur la vie affective.... Ce n'était pas encore un livre de psychologie sociale à proprement parler mais plutôt de psychologie affective qui peut paraître désuet, à certains égards [*rire*]. Je l'ai remanié dans les éditions suivantes, sans en modifier vraiment la substance au profit d'une étude réductrice des sentiments à partir du laboratoire, comme certains, depuis, s'y sont employés. En fait, j'ai toujours essayé, par la suite, de conjuguer une double approche, expérimentale et clinique. Les clivages actuels montrent que cela n'est guère possible. Lagache, le premier, avait soutenu, en son temps, *l'unité de la psychologie*² ; mais elle a éclaté – et cela au sein même de la psychologie sociale -. On prône aujourd'hui volontiers la pluridisciplinarité ; mais les spécialisations isolatrices tendent à se renforcer. En outre, le statut des disciplines évolue notablement. Ainsi, la philosophie que vous évoquiez est en train de retrouver, après une éclipse, un lectorat important, peut-être plus large que celui des sciences humaines, à la surprise des éditeurs. Ces avatars ne font, à mon avis, que confirmer un souci de conjonction plutôt que d'options disparates. Par exemple, dans le domaine des relations et des sentiments interpersonnels, notamment de *l'amitié*, il importe de lire attentivement les propos d'Aristote, de Montaigne et de plusieurs écrivains ; mais il convient aussi d'examiner à travers de multiples enquêtes les cadres et les contextes sociaux où se nouent les liens amicaux. On découvre alors le rôle prosaïque de la proximité spatiale, économique, culturelle : un champ des « éligibles » préside au jeu des affinités électives.

Mais revenons à mon itinéraire, les bases philosophiques confèrent une armature conceptuelle et critique que la seule formation clinique et méthodologique ne saurait fournir, surtout si elle est étroitement spécialisée. Cette méthodologie nous avons dû, à l'époque, quelques collègues et moi-même, l'élaborer et la valider peu à peu sur le tas. En psychologie sociale, notamment, il n'y avait aucun certificat spécialisé avant sa création à la Sorbonne par Daniel Lagache puis Jean Stoetzel, en 1950. En un sens, nous avons été initialement des enseignants autodidactes. Je ne crois pas que nos étudiants d'alors s'en soient plus mal trouvés.

Concernant ma formation philosophique initiale, c'était à une époque où il n'y avait pas de licence de psychologie, ni de sociologie. Il y avait, dans la licence de Philosophie, un certificat de Psychologie et un autre de Morale et de Sociologie. Enfin, j'avais obtenu l'agrégation, non sans effort, parce qu'à l'époque, on ne prenait qu'une dizaine de candidats par an. Cela a changé depuis, avec les besoins d'une université de masse et la spécificité des cursus. Pour aborder les sciences humaines, les UFR ne requièrent plus aucun module d'ordre philosophique ou littéraire, ni certaines bases culturelles et sémantiques qui n'ont jamais été remplacées. Pourtant, elles contribuent, au sein même des sciences humaines, à l'élaboration des problématiques et à la réflexion épistémologique – au *style* aussi – faut de quoi, elles tendent à se réduire à un arsenal technique, souvent standardisé. Je n'ai donc jamais regretté, ni la plupart de mes collègues de ma génération, d'avoir reçu d'emblée cette formation classique. Nostalgie peut-être [*rire*] ou carence actuelle ? L'avenir le dira.

² Rappelons que *L'unité de la psychologie* est le titre d'un petit livre de Daniel Lagache publié en 1949 aux PUF et réédité plusieurs fois jusqu'à nos jours.

À la suite de l'agrégation, j'ai donc été nommé professeur. Mais, j'avais, avant cela, été enseignant dans deux Collèges³ de province. Il y avait une classe de philosophie et une de *math' élém'*. Je faisais cours dans les deux. J'ai quelques bons souvenirs de mes débuts pédagogiques, malgré les privations et les soucis de cette période sinistre sous l'occupation allemande.

J.-M. Seca : *votre expérience d'enseignant est donc très ancienne ! C'est le moins qu'on puisse dire...*

J. Maisonneuve : Ah oui ! Depuis 1939, à Compiègne ! Curieusement, j'avais quelques élèves proches de mon âge ! En tout cas, tous étaient très vivants et sensibles. À Noël, j'avais monté, avec cette classe mixte de quinze élèves, une pièce de Giraudoux, *Intermezzo*, au petit théâtre municipal. On a eu un étonnant succès [*rire*]. Dès cette période, j'ai commencé à m'intéresser aux phénomènes de groupe, aux affinités et notamment aux tensions, non seulement en classe mais dans les conseils scolaires d'enseignants ou dans des associations locales pittoresques. Mais je m'impliquais aussi. Je ne restais pas extérieur. Ça, cela m'a incliné vers des intérêts quasi ethnologiques. En 1945, j'ai été nommé, après l'agrégation, professeur de philosophie, au Prytanée de la Flèche. J'avais choisi cet établissement parce que ce n'était pas loin de Paris. Il présentait aussi des avantages de promotion, à condition de ne pas y faire toute sa carrière. J'y ai lié des amitiés solides. Il y avait une vie collective entre jeunes enseignants qui était très agréable. Et puis avec la Libération...la joie !

Outre la philosophie, j'avais à assurer un enseignement de littérature, en classe de formation à Polytechnique avec des élèves traditionnellement rétifs à ce domaine. Je sais qu'avant moi, ils faisaient leur courrier durant ces séances. Mais je me suis piqué au jeu. Je ne dirais pas que je les ai tous intéressés mais la plupart. J'avais choisi des fragments de Descartes, de Pascal et de Rousseau, susceptibles de faire réagir des scientifiques.

Parallèlement, je me tenais au courant des travaux américains et anglais publiés en articles dans certaines revues notoires (*Sociometry*, *Human Relations*). Je découvrais des textes majeurs de Moreno, de Lewin, puis de Bion et de Balint sur les processus et l'analyse des groupes restreints ; ceux aussi de Carl Rogers sur la relation d'entretien thérapeutique ou heuristique. Bref, un ensemble de thèmes, de théories et de pratiques qui allaient éclairer mes propres champs d'étude et d'intervention : la psychologie sociale ou psychosociologie – je me refuse, comme Moscovici, à dissocier ces deux termes. Je me suis expliqué là-dessus dans la dernière édition de mon *Introduction à la psychosociologie* (2000). Je ne veux pas introduire de différences sémantiques radicales entre les deux, comme certains pour qui, d'une part, la psychologie sociale, serait la recherche, la théorie et l'expérimentation et, d'autre part, la psychosociologie serait la pratique des groupes, des interventions... En fait, la praxis est plus souvent à l'origine d'une hypothèse théorique que celle-ci n'est source d'applications directes. Ce fut le cas pour les célèbres travaux de Lewin sur le changement des habitudes et de ceux de Bion sur les groupes thérapeutiques. Aussi bien, l'élaboration d'un questionnaire ou les réactions des gens à des expériences relèvent-elles d'une étude pilote de type clinique. Celle-ci peut ensuite conduire à des procédures systématiques étayées sur divers appareillages.

J.-M. Seca : *Avez-vous eu, de bonne heure, des contacts directs avec des laboratoires et des chercheurs américains ?*

J. Maisonneuve : Oui, et de façon stimulante. Voici comment : le Directeur de l'Enseignement Supérieur de l'époque, Gaston Berger, homme très ouvert et dynamique, avait organisé plusieurs missions pluridisciplinaires auprès d'un ensemble d'universités américaines. J'ai eu la chance de faire

³ Les *Collèges* avaient, à l'époque, des classes peu chargées.

partie de la première de ces missions, en 1953, avec une dizaine de collègues. Au cours de sept semaines, nous avons visité les principaux Centres de l'Est et du Nord, car il n'y avait encore rien d'important sur la Côte Ouest ; nous avons été très bien accueillis et pilotés, rencontrant à la fois des Américains de souche (Parsons, Bales, Merton...) et des Européens émigrés ou fils d'émigrés (notamment les assistants de Lewin, mort en 1947, regroupés autour de Festinger, Deutsch et Kelley). Nous visitons leurs laboratoires. Chacun exposait travaux et projets au cours de réunions et d'entretiens aussi denses que cordiaux. Certains sont devenus des amis que j'ai revus lors de leurs passages à Paris. Ils étaient évidemment beaucoup mieux dotés et équipés que nous pour leurs travaux ; plus avancés dans les enquêtes et les expérimentations mais, comme nous, soucieux de discuter de méthodes, d'épistémologie et, parfois, d'idéologie. Certains nous reprochaient, avec humour, notre goût pour la philosophie. Depuis, celle-ci est devenue, chez eux, une discipline majeure. Nous avons rencontré là-bas quelques Anglais en mission.

J.-M. Seca : *Vous évoquez des chercheurs anglo-saxons. N'y avait-il pas aussi en France des références psychosociales et des travaux en gestation ?*

J. Maisonneuve : Bien sûr, il y a eu Tarde au début du siècle en polémique avec Durkheim sur la primauté de l'individu ou de la société. Cette polémique, d'ailleurs récurrente, tend à occulter certains de leurs apports spécifiques. Par exemple, les intuitions de Tarde sur les processus d'interaction, l'opinion, la conversation ou les recherches de Durkheim sur les représentations collectives, les degrés d'intégration ou le sens des rites, car il était, lui aussi sans en convenir, un psychosociologue...

Les gens de ma génération se rencontraient avec profit, soit dans les séminaires de leurs patrons tels que Lagache, Stoetzel, Friedman, Gurevitch, - ce dernier ayant une tendance fâcheuse à l'exclusivité ! - soit au Centre d'Études Sociologiques où j'ai été affecté pendant cinq ans. J'y étais le seul spécialisé en psychologie sociale, avec Paul Maucorps et Robert Pagès qui devait diriger le premier laboratoire de ce nom à la Sorbonne. Parallèlement, Serge Moscovici engageait des travaux d'épistémologie et d'enquête sur les représentations sociales. Didier Anzieu commençait à s'intéresser aux phénomènes inconscients dans les groupes. Quant à Guy Palmade, il s'attachait à définir et articuler un corps de concepts transpécifiques dans une double perspective théorique et praxéologique. Cet ami a exercé, à travers ses exposés, ses séminaires et ses conversations, une influence féconde sur beaucoup de ses auditeurs et de ses familiers. Son ouvrage de base, *L'unité des sciences humaines*, publié un peu tard chez Dunod, n'a pas eu, hélas, l'impact plus large correspondant à sa portée.

J.-M. Seca : *Vous étiez donc détaché au CNRS, avec des projets de recherches en vue d'une thèse de Doctorat. Comment s'organisait alors votre travail ?*

J. Maisonneuve : La plupart des patrons étaient des théoriciens plutôt que des chercheurs de terrain qu'ils nous incitaient à devenir. Nous étions donc quasi des pionniers, en partie livrés à nous-mêmes, en partie stimulés par nos lectures, nos échanges et nos discussions entre collègues chercheurs. Je peinais à préciser mon champ de recherche, mon cadre conceptuel, mes méthodes ; et, aussi, à trouver des terrains pertinents pour des études pilotes. Je disposais de modestes crédits, de quelques vacations de recherche et de frais matériels dont j'usais parcimonieusement pendant cette période de gestation. Peu à peu, mon projet se décantait : ce serait l'étude des *affinités électives*, explorées dans le champ quotidien (celui des réseaux d'amitié) et dans des structures de groupes restreints plus ou moins éphémères (celui des attractions spontanées détectées par la sociométrie). En somme, le prolongement extensif et intensif (de mes premières observations sur mes classes) : j'allais consacrer à ces travaux plus d'une dizaine d'années, ce qui n'était pas rare à l'époque. Période assez aride, heureusement ponctuée d'activités plus engagées dans des pratiques de formation et d'intervention.

J.-M. Seca : *Vous faites sans doute allusion à vos séminaires de formation relationnelle...*

J. Maisonneuve : Bien sûr ! Cette période a été, pour moi comme pour plusieurs collègues de ma génération, celle d'expériences nouvelles et très investies. Elles soulevaient des questions d'attitudes, de méthodes et de déontologie puisqu'elles concernaient l'identité et l'évolution des personnes et des groupes, notre rapport aux autres et à nous-mêmes.

Parti de l'animation de réunions centrées sur un thème, un bilan ou un projet, nous en étions venus (comme nos collègues de Béthel qui en furent les initiateurs avec ceux du *Tavistock Institute*) à des formules plus ouvertes et plus aléatoires aussi. Celles désignées sous le nom de « groupe de base », « d'évolution » ou « de parole » (*training group*, consistant à vivre une expérience de communication, sans thème ou cadre préalable, en s'efforçant d'en élucider à chaud les processus vécus, les attentes, les marasmes, les perceptions mutuelles, les affinités et les conflits, et leurs possibles issues). J'ai essayé d'explicitier ces aspects dans mon petit ouvrage sur la *Dynamique des groupes* et (parmi d'autres auteurs) dans les trois premiers numéros de la revue *Connexions* (1972).

J'ai organisé et animé de tels séminaires, soit seul, soit avec un (ou une) collègue analyste, dans des contextes très divers et avec des participants très variés ; en France, en Belgique, en Angleterre. Mon intervention la plus prolongée s'est étendue sur une douzaine d'années, avec des éducateurs et des magistrats de la jeunesse dont plusieurs sont devenus, par la suite, animateurs de groupes de rencontre et de réflexion rééducative. Cette formation de formateurs s'est exercée parallèlement dans d'autres secteurs professionnels et dans le cadre de certaines associations – l'université elle-même étant alors la plus allergique à ce type de démarche [*rires*] !

J.-M. Seca : *Est-ce à dire que vous vous étiez en quelque sorte éloigné ?*

J. Maisonneuve : Nullement ! Car à l'issue de mon détachement au CNRS, le Ministère de l'Éducation m'a confié un poste original, de caractère itinérant, consistant à diriger, chaque trimestre, des sessions d'initiation à la psychologie sociale dans trois universités de province : Aix-Marseille, Bordeaux et Rennes. Charge assez passionnante à maints égards, mais qui me laissait des plages de temps appréciables pour continuer mes recherches sur les affinités – tout en me procurant de nouveaux terrains d'enquêtes.

Au cours de ces passages, j'ai pu lier certaines amitiés durables et aussi de précieux échanges avec des secteurs latéraux : économiques, littéraires, artistiques même. « Parallèlement » à Paris, j'assurais l'enseignement d'un module de psychosociologie des organisations dans deux centres avancés : l'Institut d'Administration des Entreprises et des l'Institut des Sciences Sociales du Travail ; cela, assisté de plusieurs chargés de travaux dirigés.

Au terme de trois ans de mon poste ambulatoire, Jean Stoetzel me proposa de devenir son assistant à la Sorbonne où il inaugurerait la chaire de psychologie sociale. Cette affectation comblait mes vœux puisqu'elle permettait la conjonction de mes trois intérêts majeurs : poursuivre mes travaux de thèse, assurer un enseignement et cette relation directe avec les étudiants dont j'ai toujours eu besoin ; maintenir enfin mes activités latérales de formateur et d'intervenant au-delà de l'université.

J.-M. Seca : *Vous ne manquez donc pas d'occupations, ni de contacts ; mais n'était-ce pas un risque de dispersion ?*

J. Maisonneuve : Peut-être ! Et j'aurais sans doute pu, dans un cadre plus restreint, terminer ma thèse plus tôt – ce « spectre de la thèse » comme me disait Stoetzel, dont il faut bien s'affranchir. J'en convenais sans rien regretter car la recherche pure, sans autre fenêtre que sur elle-même m'aurait, je l'avoue, déprimé – de même d'ailleurs que le seul enseignement ! Il faut reconnaître que j'ai mis du

temps à développer mon fil conducteur en plan consistant et détaillé pour un texte de l'ordre de 500 pages. Mais j'ai cependant publié, entre 1955 et 1965, une douzaine d'articles dans des revues de sciences humaines (voir bibliographie) présenté plusieurs communications dans des congrès et des colloques en France et à l'étranger.

J.-M. Seca : Vous avez soutenu votre thèse de Doctorat d'État en 1966, en Sorbonne.

J. Maisonneuve : Oui et elle a été publiée, au PUF, la même année, sous le titre *Psychosociologie des affinités*, juste avant d'être nommé professeur, dans la seconde chaire parisienne de psychologie sociale (la seule étant, à l'époque, à la Sorbonne) – ces chaires se sont, heureusement, multipliées depuis.

Par « affinité », j'entendais toute relation élective, c'est-à-dire, impliquant une opération de choix et une satisfaction affective mutuelle ; liens intimes d'amitié ou d'amour et, aussi, jeu des préférences et des sympathies dans les divers groupes dont nous sommes membres. L'étude des affinités requiert une suite d'approches centripètes :

- D'abord dégager les régulateurs et les conditionnements sociaux qui interviennent dans les contacts en déterminant ce qu'on peut nommer le champ des *éligibles* ;
- Ensuite, examiner, à l'intérieur de ce champ, les processus d'interactions psychologiques liés au jeu des perceptions et des motivations affectives.

J'ai donc procédé à un ensemble d'enquêtes extensives et intensives sur les relations amicales et sur le sens vécu de l'amitié. Elles révèlent d'abord, dans les « constellations amicales » de chacun, l'influence combinée de la « vicinité » et de la « homophilie », c'est-à-dire de la proximité spatiale et sociale. Les champs affinitaires comprennent à la fois les groupements localisés dont les individus sont membres (voisinage, milieu du travail et de loisir, etc.) et des ensembles latents dont ils se ressentent plus ou moins solidaires : catégories d'âge, de sexe, classe sociale, profession, système de valeurs...

A la même période, mon collègue Alain Girard avait dégagé les mêmes tendances en matière de choix du conjoint. Homogamie et homophilie vont de pairs. Les gens sont d'ailleurs peu conscients de la prégnance de ces modèles ou, même, les récusent : alors que les deux tiers environ des choix amicaux unissent des personnes appartenant à la même strate (cette strate combinant l'analogie des professions, du niveau des ressources et d'instruction), on constate, en revanche, que « l'appartenance au même milieu social » se trouve classé en dernier rang parmi les bases attribuées à l'amitié. En vérité, le rôle de ces facteurs ne s'exerce pas mécaniquement. L'effet de voisinage est médiatisé par une idéologie implicite d'« entente » avec ceux qui se trouvent près de nous. Quant à la solitude (perçue ou imaginaire), elle induit une sécurisation et même une sorte d'accomplissement dans la mesure où l'ami (et surtout le meilleur ami) est généralement idéalisé –comme d'ailleurs la représentation même de l'amitié.

Par ailleurs, nos études comparatives montraient que là où les liens communautaires – ceux de la famille, du voisinage, du corps groupal – tendent à s'atténuer, d'autres liens proprement dilectifs se nouent en s'intensifiant. Cette dimension interpersonnelle a été explorée par diverses approches : phénoménologique, psychanalytique, systémique, en fonction de deux paradigmes adverses mais non forcément incompatibles : celui de la similarité et celui de la complémentarité. Aussi bien, observe-t-on chez les amis et les couples les plus unis une ressemblance quant au système de valeurs et à certains traits de la personnalité tandis que, sous d'autres aspects, ils apparaissent complémentaires. En définitive, toute affinité, implique, au minimum, une certaine connivence narcissique et, dans les cas privilégiés, correspond à un vécu communiel.

Avec la collaboration d'un de mes anciens doctorants (au nom prédestiné de Lamy), devenu lui-même enseignant-chercheur, j'ai procédé (de 1960 à 1990), à trente ans de distance, à la réplique d'une partie de ces recherches ; on constate une quasi-stabilité des phénomènes, assortie de quelques évolutions. L'homophilie conserve son influence, malgré une progression de l'éclectisme. Le champ amical se contracte. Quant à l'image idéale, l'accent est mis, non seulement sur l'« ami-confident », mais sur l'« ami-complice », terme antérieurement récusé. En somme, le processus d'intimisation se renforce.

Le propre de la thèse de Lamy reprend, avec un appareil méthodologique rigoureux, une de mes hypothèses concernant les harmonies de style et de communication sémantique. Les résultats les plus saillants vont dans le sens de la similitude au sein des paires d'amis tant au niveau de leurs attitudes langagières que de leur évaluation d'autrui.

J.-M. Seca : *Une fois docteur, vous êtes nommé en 1966 à l'Université alors toute nouvelle de Nanterre. Comment cela se passait-il à l'époque ?*

J. Maisonneuve : Un mélange d'aventure et de tradition ! Le campus, ouvert en 1964, était encore en chantier ici et là, dans la boue ! Pas encore de gare toute proche ; un noyau d'enseignants volontaires, pas tous jeunes, mais tous décidés à faire équipe et souvent soucieux d'innovation pédagogique.

Le département de psychologie s'était formé autour de Didier Anzieu qui allait appeler, auprès de lui, Robert Francès, un expérimentaliste venu du CNRS, moi-même pour la psychologie sociale, puis René Zazzo, pour la psychologie génétique et mon ami, Jean-Claude Filloux, pour les sciences de l'éducation – ainsi qu'un petit contingent d'assistants spécialisés. La tradition devait encore peser notablement sur les formes institutionnelles de l'enseignement, dans ce cadre à la fois neuf et inachevé puisqu'en 1968 s'est déclenché, précisément à Nanterre, une révolte étudiante aussitôt célèbre et contagieuse, un mouvement qui tient désormais de l'histoire et du mythe.

J.-M. Seca : *Justement, ouvrons une parenthèse à ce sujet, sans doute inépuisable dans sa complexité...*

J. Maisonneuve : Je serai bref, et m'en tiendrai à la perception que m'en reste ; la mienne, car je sais que, pour d'autres, subsiste une nostalgie profonde, parfois comparable à cette expérience sociomystique qu'on peut vivre dans certains groupes d'évolution.

Si l'on cherche des textes-témoignages écrits à chaud par des collègues, je me sens plus proche de l'essai d'Anzieu, *Ces idées qui ont ébranlé la France*⁴, que de celui de Touraine, *Le mouvement de mai ou le communisme utopique*⁵. Tous deux, comme moi, ont vécu directement le processus et nous en discussions sur un ton plus ou moins passionné.

L'événement paradoxal tenait au subit renversement de rôle, les étudiants siégeant à la table du Conseil de l'Université et aux bureaux des sections, les enseignants, souvent nombreux sur les chaises, aux bancs alentours, parfois debout. Un ton de tribunal (quasi doctoral !) alternait avec des poussées ludiques : aux séquences de contestation se mêlaient des signes de fraternisation – parfois suspects car certains enseignants jadis guindés viraient vers une démagogie flagorneuse... Si bien au-delà de Nanterre, le bilan était souvent positif, en facilitant les expressions et les communications de toutes sortes, il l'était moins sur d'autres plans : confusion, intolérance idéologique, rumeurs

⁴ Ce livre rédigé par Didier Anzieu, est publié chez Fayard en 1968, sous le pseudonyme d'auteur « Epistémon ».

⁵ Ouvrage édité au Seuil, en 1968.

persécutives. Sans doute est-ce la rançon de toute dérégulation institutionnelle ; et Descartes avait déjà écrit là-dessus quelques lignes pénétrantes, dans la 2^e partie du *Discours de la Méthode*.

Globalement, un beau souffle est passé pour réduire quelques distances sociales ; mais, dans le cadre universitaire déjà mal adapté à son inéluctable massification, le trouble persiste, avec le risque d'un retour de balancier technocratique.

J.-M. Seca : *Cette crise a-t-elle entravé l'essor de la psychologie sociale ?*

J. Maisonneuve : Finalement non, bien que notre discipline ait été la cible de certains sociologues dit « institutionnalistes » qui cherchaient à la ravalier à une fonction adaptatrice au profit du système établi. Ce procès reprenait alors celui des anciens marxistes staliniens qui accusaient notre discipline de faire le jeu du capitalisme et d'aliéner les travailleurs.

Nous avons, bien sûr, des arguments et des exemples pour répliquer à ces imputations et à des visées parfois usurpatrices. Mais cela supposait une lente remise au travail et un effort d'élucidation plus serein des rapports enseignants / enseignés. Aussi, les années soixante-dix ont-elles été consacrées à diverses innovations en matière d'enseignement optionnel et de préparation à la recherche ou aux professions relevant de la psychosociologie. Au niveau du 3^e cycle, un Diplôme d'Études Approfondies (DEA) a été institué en liaison avec le département dirigé par Serge Moscovici à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, puis un Diplôme d'Études Supérieures Spécialisées (DESS), intitulé « Formation et consultation psychosociologiques ». Le premier a permis de mener à terme, au cours d'une vingtaine d'années, plus de quarante thèses de Troisième cycle sur des thèmes multiples mais non disparates : attitudes ; rôles et représentations sociales ; affinités ; conflits et relations de pouvoir ; images et modèles du corps ; processus de groupe ; formation et intervention.

Parallèlement s'achevaient, sous mon impulsion plutôt que sous ma direction, d'importants Doctorats d'États, soutenus par une dizaine de collègues enseignants ou engagés dans des secteurs adjacents. Je citerai parmi eux Guy Palmade, Gilles Ferry, Roland Gori, André Lévy, Claude Chabrol, Jean Dubost...

Quant au DESS dont le dernier nommé devait bientôt prendre la responsabilité, il accueillait, chaque année, une vingtaine d'étudiants avancés, issus de plusieurs universités et – nous y tenions beaucoup – un certain nombre de praticiens, jeunes ou moins jeunes, soucieux à la fois d'un recyclage théorique et d'un échange avec de futurs professionnels affrontant leurs premiers stages de terrain, parallèlement au séminaire psychosocial de Nanterre.

J.-M. Seca : *Outre ces tâches d'encadrement, poursuiviez-vous vos travaux initiaux ou abordiez-vous de nouveaux champs ?*

J. Maisonneuve : Les deux en vérité. Outre les études diachroniques sur les réseaux et les styles d'amitié, déjà évoquées, je menais, avec Anzieu, une réflexion sur notre expérience de séminaire de groupe. Modèle dynamiste et modèle psychanalytique étaient-ils incompatibles pour élucider le sens des processus émergents, comme il tendait à le penser ? Ou bien cette analyse devait-elle, comme je le croyais, emprunter aux deux théories ? J'ai essayé de justifier cette position dans ma contribution aux *Voies de la psyché* [livre d'hommage à Didier Anzieu, édité, en 1994, chez Dunod]. Nous discussions aussi avec ardeur au sujet du niveau de réalité du groupe et des affects collectifs. J'en traite dans un autre article sur l'« illusion groupale » – qui, Anzieu en convenait, peut être autre chose qu'un imaginaire.

J.-M. Seca : *Penseriez-vous pour autant, comme certains, que la psychanalyse perd de son crédit au profit, soit du cognitivisme, soit des thérapies comportementales ?*

J. Maisonneuve : Ces deux courants sont à la mode chez des rhéteurs comme chez des praticiens ; les uns privilégient la dimension rationnelle de la conduite, les autres ses aspects pragmatiques ; ils prolongent aujourd'hui un courant défensif contre la puissance des affects et des fantasmes, révélée par Freud et la psychanalyse. Cet apport freudien est incontournable mais le risque doctrinaire est présent de part et d'autre.

Quant à la psychologie sociale, elle doit s'attacher à conjuguer toutes ces dimensions et considérer les conflits entre idéologies exclusives avec un œil quasi ethnologique. Il en va de même pour les processus récurrents ou émergents au niveau de la vie et des valeurs quotidiennes, du langage commun et de l'air du temps – il convient de les « empathiser » sans s'y engluer...

J.-M. Seca : À quoi pensez-vous en disant cela – qui nous ouvre à de nouveaux champs de recherche ?

J. Maisonneuve : À deux domaines qui ont constitué, entre 1975 et 1985, le thème de mes séminaires et celui d'articles et, même, d'ouvrages. J'avais été frappé, comme d'autres chercheurs, par l'intérêt croissant porté au corps à travers toutes sortes de conduites et de secteurs sociaux. Le terme « corporéisme » que j'ai proposé alors, permet de rassembler un ensemble de discours et de pratiques conférant au corps une primauté, en investissement comme en valeur, dans une perspective hédonique. J'ai publié, en 1981, en collaboration avec Marilou Bruchon-Schweitzer, un livre intitulé *Modèles du corps et psychologie esthétique*. Son objectif est de saisir l'ancrage et l'évolution récente des modèles axiologiques et esthétiques concernant le corps. Il conjugue plusieurs approches : recherches psychoculturelles et iconiques, d'une part, recherches expérimentales et différentielles, d'autre part. Nous montrions comment cette promotion du corps se manifeste dans la vie quotidienne – et dans les secteurs les plus variés : celui des loisirs, de la formation, de la thérapie, des arts plastiques, jusqu'au secteur religieux où l'on assiste à une valorisation des formes d'expression corporelle de la foi –. L'essentiel de ces thèmes est repris dans un ouvrage récent de la collection « Que sais-je » des PUF, intitulé *Le corps et la beauté*. Car le mouvement s'est poursuivi. Aujourd'hui, c'est le temps de l'éclectisme ; le discours et les pratiques les plus disparates s'entremêlent, en provoquant certains paradoxes ou des conflits latents, notamment celui qui oppose le corps jouissif au corps maîtrisé, ou encore, l'attitude de libération radicale et la recherche de nouveaux rituels.

Par exemple, il y a un contraste paradoxal entre la tolérance (ou si l'on veut le laxisme affiché) en matière de langage ou de « tenue », et la persistance de modèles traditionnels, resurgis en certaines occasions parfois chez les mêmes personnes. Nos recherches sur des choix de silhouettes à partir d'un large échantillon d'œuvres plastiques montrent la prégnance de canons esthétiques, selon deux types idéaux de beauté féminine : l'un académique, assez en chair ; l'autre moderne, plus svelte, mais aussi harmonieux.

De même, voit-on se développer des pratiques corporelles hybrides où les gens, tour à tour, se font plaisir et se relaxent et, d'autre part, consomment leur énergie en exercices intensifs. On veut certes être *cool* et bien dans sa peau, mais il ne s'agit pas de se laisser aller. Il faut « garder la forme... » En somme, alors que beaucoup de convenances banales s'assouplissent ou s'effacent, on assiste au renforcement d'autres exigences. Je ferai donc, en matière de normes corporelles, l'hypothèse d'un relais de l'éthique par l'esthétique au niveau du quotidien social.

Cette promotion du corps fait l'objet de deux interprétations apparemment contraires : d'une part, celle des psychologues, qui y voient un souci de réappropriation de soi face aux agressions ou aux carences de l'environnement physique et social. D'autre part, l'interprétation des sociologues y perçoit une nouvelle forme d'aliénation culturelle et de dépossession du sujet. Le corps, selon Baudrillard, serait devenu un « charnier de signes » plutôt qu'un vécu existentiel, asservi à des normes de mises en valeur. Mais il y a, de part et d'autre, une *réduction* du sens du phénomène. Le corporéisme, à mon

avis, exprime un projet vital, combinant la restauration narcissique, le désir de tendresse et l'attrait même de la transgression. Et ici la psychologie sociale est, sans doute, la mieux placée pour reconnaître une conjonction complexe entre les pressions de la société de consommation et les ressorts qui motivent le sujet à réinvestir son corps propre. Elle peut ainsi suivre, à travers observations et témoignages, les avatars de la dialectique du désir et de la loi, de l'*ego* et de l'*alter*, qui caractérisent l'évolution culturelle, même en séquence brève.

J.-M. Seca : *Votre intérêt pour le corps provient-il plutôt de votre attrait pour l'art, la peinture principalement, ou plutôt de votre expérience de dynamicien de groupe ? Qu'est-ce qui a été à l'origine de votre intérêt pour ce champ de recherche ?*

J. Maisonneuve : Je vous dirais que le corps, je m'y suis d'abord intéressé seul au niveau du théâtre et de la voix, mais au sport aucunement ! Ensuite, c'est par le jeu de rôle et la relaxation que je suis revenu au corps, en constatant l'attitude ambivalente des groupes à leur égard. Quant au goût pour la peinture, il m'a été transmis très tôt par mes parents. Mon père dessinait fort bien. Moi, comme dirait Duchamp, je ne suis qu'un *regardeur*, notamment passionné pour la figuration du corps. Dans le livre sur le corps et la beauté, nous avons cherché à combiner les deux dimensions, psychosociale et picturale, en dégagant leur problématique. Par exemple, comment interpréter cette esthétique de la laideur qui règne depuis une vingtaine d'année, où la beauté a été proscrite ? Si l'on reprend la phrase de Rimbaud où il insulte la beauté, il faut lire qu'il l'a d'abord assise sur ses genoux ! On assiste d'ailleurs aujourd'hui à un certain retour du concept et du souci de la beauté dans le titre de certaines expositions, mais loin de l'académisme bien sûr. Il s'agit d'un concept « ouvert ».

J.-M. Seca : *Vous avez évoqué, dans plusieurs textes, les rituels et l'éventualité de la résurgence de nouveaux rituels. Pouvez-vous-m'en parler un peu ?*

J. Maisonneuve : Les rituels ou les rites, on s'est mis à en parler partout. Il y a quelques mots à la mode, qui sont actuellement les signes des gens branchés : c'est « sensuel » ou « charnel », évoqués à propos de n'importe quoi, de la forme de cette bouteille, par exemple [*rire*] et puis le terme « rituel ». Certains ont cru, un certain temps, que les rituels, c'était fini. Quelle stupidité ! Les anciens rites se sont délités et il y en a d'autres souvent un peu fades qui s'y sont substitués.

Nous assistons, je crois, à une sorte de retour de balancier, non pas en faveur d'une restauration des contraintes antérieures, mais d'une autre régulation, susceptible d'encadrer ce qui est irruptif. Plus précisément, notre époque, après avoir fait l'apologie du désir semble être, de toute part, en quête de nouveaux rituels ; c'est pour moi un objet de réflexion depuis quelques années.

Cette quête se manifeste dans tous les secteurs précédemment évoqués : secteurs religieux avec le renouveau charismatique et festif ; l'attrait des sectes sur les jeunes ; le « secteur séculier » à travers la formation, le jeu, le sport avec ses rituels de masse. L'*art corporel* lui-même a poursuivi expressément une recherche de ritualité, à travers des démarches symboliques incantatoires, et parfois sacrificielles. Il en reste encore quelques relents dans les expositions du Centre Pompidou, « Hors limite », en 1994 et au Louvre, « La peinture comme crime », en 2001.

Il est absurde d'avoir conclu, comme certains, de la désignification de beaucoup de rituels traditionnels à l'insignification des rituels en général, comme si une société pouvait s'en passer. Mais ce qui reste très difficile à discerner, c'est ce qui relève d'une sorte de *contre-ritualité*, par inversion ou dérision, – attitude qui reste d'ailleurs une attestation indirecte – et, d'autre part, ce qui constitue une véritable innovation. Il est probable que, de tout temps, les rituels se sont élaborés au sein de groupes assez restreints, à partir d'interactions et d'émotions intenses dont ils sont, à la fois, les produits stylisés et les supports permettant de revivre des affects collectifs. Le processus de leur diffusion, dans de

larges ensembles, reste historiquement assez obscur et prospectivement aléatoire. Tout au plus, nous est-il parfois donné d'observer, dans les groupes à l'état naissant, la résurgence de symboles archaïques ou l'instauration de rituels nouveaux.

J.-M. Seca : *Quels exemples peut-on citer ?*

J. Maisonneuve : Eh bien le cas de l'art corporel que je viens d'évoquer. Je pense au milieu dont vous êtes vous-mêmes un grand connaisseur et auteur attiré⁶, mon cher ami, celui des musiciens *underground* où les rites abondent. D'autres champs seraient aussi à explorer : celui des pratiquants du web, celui des acteurs des *rave parties* où la spontanéité va tendre, sans doute, à se codifier. Enfin, au niveau le plus quotidien, outre les rites magistralement décrits par Goffmann⁷, il est apparu de nouveaux stéréotypes conviviaux, banaux mais significatifs, ne serait-ce que par la formule « bonne soirée » ou l'adverbe « absolument », mis à toutes les sauces comme pour garantir l'implication du locuteur et la valeur de l'enjeu.

J.-M. Seca : *Au-delà des recherches dont vous avez parlé, des anecdotes et des réflexions que vous venez de livrer, comment peut-on percevoir les tendances et l'évolution actuelle de la psychologie sociale ?*

J. Maisonneuve : Je rappellerai, d'abord, une définition de cette discipline. Le terme même, « psychologie sociale », est apparu quasi simultanément, en France et aux Etats-Unis, au début du XX^e siècle. Il atteste sémantiquement d'un souci nouveau : celui de relier les deux entités classiques « individu » et « société ». Il s'agit donc de décrire, puis d'interpréter des structures et des processus en tenant compte de facteurs institutionnels, groupaux, interpersonnels et individuels qui, généralement, s'y conjuguent. Ce programme est à développer, non seulement du point de vue de l'observateur, mais aussi dans la perspective du (ou des) sujet(s)-acteur(s), avec la signification que recèle, pour eux, leur propre conduite.

Le champ spécifique de la psychologie sociale est celui des interactions et des relations dans toutes leurs acceptions : celles des facteurs sociaux et psychiques intervenant dans les conduites concrètes ; celles des personnes et des groupes dans leur environnement. Elle est donc vouée à l'étude de tous les phénomènes de communication et d'influence avec leurs aspects cognitifs, affectifs et axiologiques, avec leurs dimensions pragmatiques ou symboliques.

Mais parallèlement, la psychologie sociale s'est intéressée, depuis ses origines, aux actions et aux pratiques directement liées à un processus : travail, formation, intervention, thérapie, consommation, changements divers au sein des collectivités intégrées ou des groupes éphémères. Et il importe de rappeler que de larges pans de la psychologie sociale se sont édifiés à l'occasion d'études de terrain sur les « climats » de groupe et la résistance au changement. C'est aussi pourquoi les débouchés de la psychologie sociale se situent à la fois au plan de la recherche et des applications – en matière d'enquêtes ou d'interventions diverses.

Science-carrefour la psychologie sociale peut assurer des liaisons précieuses entre plusieurs disciplines. Mais elle peut aussi, à certains égards, être « coincée » entre elles, notamment au plan médiatique et au niveau des publications. C'est précisément ce qui lui est arrivé en France jusqu'à ce

⁶ Cf. une recherche de J.-M. Seca, éditée aux PUF en 2001, sous le titre *Les musiciens underground*.

⁷ Cf. *Les rites d'interaction* (Paris, éd. de Minuit, 1974).

jour. Assez curieusement, malgré la pluralité d'éditeurs, il n'existait pas, dans notre pays, de collection spécifiquement consacrée à son domaine et son nom propre. Les auteurs nombreux et productifs depuis une trentaine d'années devaient, pour être publiés, se tourner vers diverses collections de psychologie, de sociologie ou de sciences humaines en général.

Cette grave lacune a été comblée, d'abord sur l'initiative des Méridiens-Klincksieck, puis par les Presses Universitaires de France qui ont ouvert, en 1992, une nouvelle collection intitulée « Psychologie sociale », codirigée par Serge Moscovici et par moi-même. Cette collection accueille, à la fois des travaux de caractère expérimental et de type socioclinique ; ceux qui concernent des pratiques sociales ou qui relèvent de la recherche-action ; ceux notamment qui s'efforcent de conjuguer plusieurs approches en contribuant à maintenir l'unité et l'identité de la psychologie sociale, au-delà de certains clivages méthodologiques, sur lequel je reviendrai peut-être [*Une vingtaine de titres sont parus jusqu'en 2002 - cf. liste ci après*].

On peut maintenant pointer quelques éléments de réflexion pour un débat sur l'avenir de la psychologie sociale. Plutôt que d'énumérer les principaux courants de recherche qui sont présentés dans des Traités, par exemple celui de Moscovici ou mon *Introduction à la psychosociologie*, j'essaierai de dégager certains secteurs et problèmes communs autour de concepts transversaux.

D'abord, la grande attention portée aux *processus de régulation / dérégulation*. Au sein des groupes et des systèmes, ces processus révèlent une sorte de conflit vectoriel entre un mouvement vers la massification et un autre vers la différenciation. Le dernier correspond à un souci lancinant d'identité ; mais il ne peut exclure les urgences pragmatiques d'association dans un monde constamment raccourci par la vitesse et les médias. Tous ces phénomènes sont liés à des changements culturels globaux et à des ferments locaux dont certains leaders ou groupes sont porteurs. Les chercheurs et les praticiens font d'ailleurs partie de ces agents du changement même s'ils ne contribuent qu'à l'élucidation des processus à l'œuvre.

Un autre secteur concerne les *idéologies* ou / et les *axiologies* impliquées, au moins de façon latente, dans les représentations, les conduites, les relations concrètes car il y a un certain schème abstrait de l'homme et de la femme, du couple, du rapport « médecin / malade » ou « maître / élève », qui régit plus ou moins le jeu du pouvoir et du savoir. Au niveau de la vie quotidienne, où interviennent beaucoup de contingences, l'expérience montre que les idéologies s'ajustent aux conduites plus souvent que l'inverse ; mais l'homme cherche toujours certaines garanties idéologiques à ses actes comme pour les justifier à ses propres yeux.

On constate également, dans beaucoup de travaux, un souci très vif pour les problèmes d'*ordre théorique et épistémologique*, concernant la pertinence et la portée des démarches psychosociales. Cela me conduit à revenir sur un problème grave, surtout en France : je parle de la *connexion à rétablir entre l'approche expérimentale et celle clinique*. Je ne pense pas, quant à moi, qu'il s'agisse d'un clivage irréductible ; et, pourtant, beaucoup semblent s'y résigner. En effet, d'une part, la psychologie sociale possède une unité d'objet ; d'autre part, au niveau des méthodes, on voit ressortir une tendance à « désartificialiser » les démarches. Cela se traduit, chez les expérimentalistes, par un intérêt croissant pour les sites naturels au lieu du laboratoire ; et, parallèlement chez les cliniciens, par le souci des facteurs institutionnels et la critiques des îlots culturels.

Mais surtout, s'il est vrai que la méthode expérimentale apparaît la plus rigoureuse pour passer de l'hypothèse à sa validation, il est non moins vrai que tout chercheur doit recourir antérieurement et, souvent, postérieurement, à des démarches d'ordre clinique : avant, pour rencontrer, et observer les sujets et les sites où il va travailler ; après, pour procéder à des entretiens dégageant l'évaluation de l'expérience pour et par les sujets. Or, ce sont précisément ces démarches qui permettent de former

des hypothèses et éventuellement de les modifier ou de les raffiner. La saisie d'un « sens » relève de l'intuition irremplaçable du chercheur, face aux acteurs et aux processus étudiés.

Quand on examine l'interprétation ultime de ces processus, il est d'ailleurs frappant que beaucoup renvoient à des significations d'ordre socio-affectif (en deçà des chaînes causales et des variations différentielles). Prenons quelques exemples : les phénomènes d'influence majoritaire ou minoritaire tiennent au malaise provoqué par le désaccord et à une sorte d'intimidation. Les effets de « stéréotypie » positive ou négative envers autrui interviennent selon que les contextes sont vécus comme plus ou moins familiers ou menaçants. Le mouvement de réappropriation du corps a de fortes implications narcissiques ; et ce qu'on a pu dénommer « groupisme » témoigne d'une nostalgie de la communauté. Bref, ces ressorts ultimes, touchant à la défense, au désir, au projet, se doivent d'être intégrés à la démarche interprétative.

Il existe donc encore des convergences et des complémentarités. Elles devraient inciter au rapprochement des équipes de chercheurs qui s'ignorent ou s'accommodent, avec indifférence, du pluralisme des « psychosociologies ». Une reconnexion serait urgente. Par un troublant paradoxe, cette discipline qui s'attache électivement à la reconnaissance des identités montre aujourd'hui une périlleuse insouciance envers la sienne propre.

[Fin de l'entretien]

Bibliographie (ouvrages et contributions diverses de Jean Maisonneuve)

- 1948, *Les sentiments*, Paris, Presses Universitaires de France, collection « Que sais-je ? », n° 322.
- 1951b, « Réflexions sur le collectif et l'interpersonnel », *Cahiers internationaux de sociologie*, 10, pp. 94-116.
- 1951b, « L'étude des petits groupes aux Etats-Unis », *Année Psychologique*, pp. 151-167
- 1952a, « Selective choices on propinquity », *Sociometry*, 15, pp. 135-140
- 1952b, « Recherches expérimentales sur les cadres socio-affectifs », *Cahiers internationaux de sociologie*, 13.
- 1952c, « Récentes études sur les sélections et perceptions socio-affectives », *Année psychologique*, pp. 281-286.
- 1954a, « A contribution to the sociometry of mutual choice », *Sociometry*, 17, pp. 33-46.
- 1954b, « Le problème des modèles socio-affectifs », *Cahiers internationaux de sociologie*, 17, pp. 154-166.
- 1955, « Contribution aux recherches sur les sélections réciproques », *Bulletin de Psychologie*, 8, numéro spécial, avril, pp. 423-433.
- 1956a, « Un bilan de la sociométrie », *Année Psychologique*, 56, 1, pp. 67-73.
- 1956b, « Gravitation affective et caractérisation d'autrui dans les petits groupes », *Année Psychologique*, 56, 2, pp. 397-410.
- 1958, « Recherches psychosociologiques sur les malades mentales d'un service libre (avec J. Delay, Ph. Benda et P. Pichot), *Annales médico-psychologiques*, mars.
- 1960a, « Discussion de groupe et formation des cadres (formalisation et méthodologie) », *Sociologie du Travail*, 1, 2, pp. 23-38.

Seca Jean-Marie, « Entretien avec Jean Maisonneuve », *Bulletin de psychologie*, tome 56 (1), n° 463, janvier – février, 2003, pp. 121-131 (trad. en roumain : « Intervu cu Jean Maisonneuve », *Psihologia sociala*, n° 9, Université A.I. Cuza de Iasi, 2002, pp. 146-161)

1960b, « L'élaboration des sociogrammes individuels et l'analyse dyadique », *Psychologie française*, 7, 2, pp. 156-160.

1962, « La mise en situation sociodramatique », *Psychologie Française*, 7, 2, pp. 161-162.

1963, « Recherches sociométriques sur les groupes en internat d'Éducation Surveillée (avec B. Janin) », *Annales de Vaucresson* (Ed. Cujas), pp. 143-164.

1964a, « Le problème des attitudes dans la fonction et la formation pédagogiques », *Pédagogie et psychologie des groupes*, Paris, Epi, pp. 63-73.

1964b, *La psychologie sociale*, 6^e édition entièrement refondue, Paris, Presses Universitaires de France, 126 p., collection « Que sais-je ? », n° 458.

1965a, « La sociométrie et l'étude des relations préférentielles », in Fraisse, P. et Piaget, J., *Traité de psychologie expérimentale, vol. IX, Psychologie sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 217-270.

1965b, « Quelques problèmes majeurs concernant les groupes de diagnostic », *Sociologie du Travail*, 7, 1, pp. 34-59.

1965c, « Un schéma d'intervention psychosociologique brève pour les collectivités à structures simples », *Revue Française de Sociologie*, 2, pp. 191-202.

1966a, *Psycho-sociologie des affinités*, Paris, Presses Universitaires de France, 546 p.

1966b, *Recherches sur quelques stéréotypes sociaux* (thèse complémentaire pour le Doctorat d'État), Université de Paris, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines (200 p.), dactyl.

1968, *La dynamique des groupes*, Paris, Presses Universitaires de France, 126 p., collection « Que sais-je ? », n° 1306.

1970, « Sciences humaines et action sociale face au changement technologique », *Service social* (Québec, Presses universitaires de Laval), 19, 1-2.

1971, « Le regard comme conduite d'interaction et sa dimension phénoménologique », in *La fonction du regard* (Communication au colloque de l'INSERM de 1969)

1972, « Réflexion autour du changement et de l'intervention psychosociologique », *Connexions*, 3, pp. 9-23.

1973, *Introduction à la psychosociologie*, Paris, Presses Universitaires de France (9^e édition refondue : 2000).

1974a, « L'évolution des modèles dans la conception et dans la conduite des groupes de formation » (Communication à la Société Française de Psychologie, 1973), *Psychologie Française*, 19, pp. 13-22.

1974b, « Conduite d'orientation et images d'avenir chez les étudiants de 1^{re} année (avec la collaboration de J.-C. Deschamps et al.), publication offset de l'Université de Paris-X, 100 p., et dans le Bulletin de Psychologie, 28.

1976, « Être et parler », in *Annales de Vaucresson*, 1976-77, n° 14, pp. 92-102.

1977, « Le corps et le corporéisme aujourd'hui », *Revue Française de Sociologie*, 17, 4, pp. 551-557.

1978a, « Le destin de l'iconique du corps dans un art en question », *Connexions*, 25, pp. 7-39.

1978b, *Recherches diachroniques sur une représentation sociale*, Monographie de Psychologie, n° 44, 100 p., Paris, CNRS.

Seca Jean-Marie, « Entretien avec Jean Maisonneuve », *Bulletin de psychologie*, tome 56 (1), n° 463, janvier – février, 2003, pp. 121-131 (trad. en roumain : « Intervu cu Jean Maisonneuve », *Psihologia sociala*, n° 9, Université A.I. Cuza de Iasi, 2002, pp. 146-161)

1979, « Aspects iconiques du corps », in Ouvrage Collectif, *Psychologie de l'art et de l'esthétique* (chapitre V), Paris, Presses Universitaires de France, pp. 267-276.

1981a, *Modèles du corps et psychologie esthétique* (en collaboration avec M. Bruchon-Schweitzer), Paris, Presses Universitaires de France, 230 p.

1981b, « La formation psychosociologique », *Connexions*, 32, pp. 51-73.

1981c, « Naissance et développement d'une discipline en France : la psychologie sociale », in *Science et théorie de l'opinion publique (hommage à Jean Stoetzel)*, Paris, Retz, pp. 13-29.

1983, *Communication* du 18 avril 1983, devant l'Académie des Sciences Morales et Politiques sur le thème « Tendances actuelles de la psychologie sociale », publiée dans la *Revue des Sciences Morales et Politiques*, pp. 279-294.

1985a, « Modèles du corps et goûts esthétiques », *Psychologie Française*, 1, pp. 79-87.

1985b, « Origine et identité de la psychologie sociale », *Raison présente*, 76, pp. 46-60.

1986, « Arts plastiques et rituels aujourd'hui : le cas de l'art "corporel" » Actes du Colloque STAPS, Paris, pp. 24-29.

1989, « Remarques sur l'apparence et la ritualité aujourd'hui », *Ethnologie Française*, 2, pp. 102-106.

1990, « Crise des rituels et néo-rituels », *Connexions*, 55, pp. 29-36.

1991-1992, *Anthologie des sciences de l'homme* (en collaboration avec J.-C. Filloux), 2 tomes, Paris, Dunod.

1992a, « La dimension relationnelle en chirurgie esthétique » (en collaboration avec I. Faivre), *Revue Art et Thérapie*, n° 42-43, pp. 59-64.

1992b, « À propos de l'illusion groupale », *Portrait d'Anzieu avec groupe*, Marseille, Le Journal des Psychologues, pp. 47-52.

1992c, « Les tribulations de la psychologie sociale en France », *Psychologie Canadienne*, 33, 3.

1993, *Psycho-sociologie de l'amitié* (en collaboration avec L. Lamy), Paris, Presses Universitaires de France, 307 p.

1994, « Dynamique et analyse de groupe », in Kaës, R. (éd.), *Les voies de la psyché*, Paris, Dunod, pp. 311-324.

1998, « Les relations électives » (en collaboration avec L. Lamy), dans Moscovici, S. (éd.), *Psychologie sociale*, Paris, Presses Universitaires de France (7^e édition refondue), pp. 167-191.

1999a, *Les conduites rituelles*, Paris, Presses Universitaires de France, (3^e édition corrigée, 1^{re} éd. : 1988), collection « Que sais-je ? », n° 2425.

1999b, *Le corps et la beauté* (en collaboration avec M. Bruchon-Schweitzer), Paris, Presses Universitaires de France, collection « Que sais-je ? », n° 3433.

2002, « Un art problématique, au risque de la beauté », *Revue internationale de psychosociologie*, vol. VIII, n° 18, pp. 89-100.

Signalons l'existence de cours publiés de psychologie sociale, professés par Jean Maisonneuve (sur les techniques, les notions de base) dans les numéros suivants du *Bulletin de Psychologie* : année 1959 (12, 13, 16) ; année 1960 (3, 5, 6, 9, 12, 13, 16) ; année 1961 (9, 10, 13, 17) ; année 1962 (5, 6, 7, 8, 10, 13, 14, 17) ; année 1963 (8,9, 15 à 19) ; année 1966 (1-2 : exposé de soutenance de thèse, 16, 18, 21, 22).

Ouvrages parus dans la collection « Psychologie sociale » des Presses Universitaires de France, codirigée par Jean Maisonneuve et Serge Moscovici.

- Moscovici, S. et Doise, W., *Dissensions et consensus*,
Lipianski, E.-M., *Identité et communication*,
Gosling, P., *Qui est responsable de l'échec scolaire ?*
Maisonneuve, J. et Lamy, L., *Psychologie de l'amitié*,
Feueurhahn, H., *Le comique et l'enfance*,
Festinger, L. et al., *L'échec d'une prophétie*,
Abric, J.-C., *Pratiques sociales et représentations*,
Lorenzi-Cioldi, F., *Les androgynes*,
Chabrol, C., *Discours du travail et pragmatique*,
Grize, J.-B., *La logique naturelle et communications*,
Lévy, A., *Sciences cliniques et organisations sociales*,
Tapia, C., *Les jeunes face à l'Europe*,
Ghiglione, R. et Bromberg, M., *Discours politique et télévision*,
Lahlou, S., *Penser manger*,
Joulé, R.-V. et Beauvois, J.-L., *La soumission librement consentie*,
Widmer, E., *Les relations fraternelles des adolescents*,
Seca, J.-M., *Les musiciens underground*,
Doise, W., *Droits de l'homme et force des idées*,
De Visscher, P., *La dynamique de groupe (d'hier à aujourd'hui)*.